

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Le nouveau Palais de Justice à Stuttgart - L'Escalade d'Antioche, d'après Gustave Doré. - Une Mère algérienne d'après M. C. Debrun. - Les Singes-Sokos.

TEXTE: Avis. - Nos Gravures. - Le Fils de l'Inconnu. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Chronique deçà delà. - Un Soupçon. - Un Art dégénéré. - Treize à Table. - Bannière du Toit Paternel. Roman. - Rébus No. 3.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 9.

— 10^e. ANNÉE. —

3 Janvier 1880.

AVIS.

A cause de circonstances indépendantes de notre volonté, nous sommes forcés de différer jusqu'à la fin du mois courant la publication de l'Organe de l'Exposition de 1880. — Nous saisissons cette occasion pour informer nos lecteurs que nous venons de passer avec l'agence Havas, dont le siège est fixé à Bruxelles, 89, rue du Marché aux Herbes, et à Paris, 8, place de la

Bourse, un traité par lequel elle est chargée de recevoir exclusivement les annonces, réclames et faits divers publiés notamment dans l'Organe illustré de 1880.

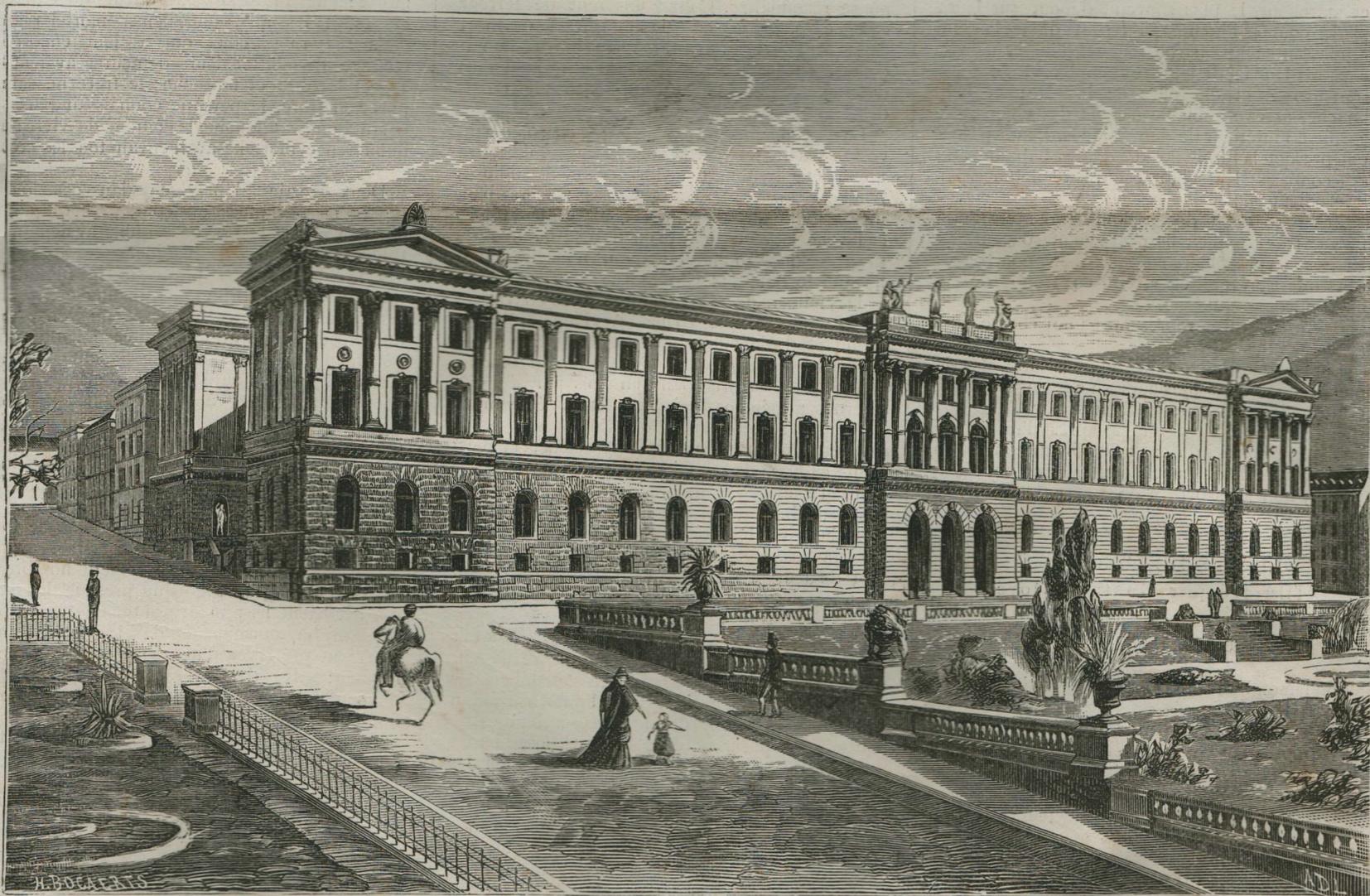
Nous appelons particulièrement l'attention des commerçants et industriels sur la grande publicité si opportune que nous mettons à leur disposition.

L'ADMINISTRATION.

NOS GRAVURES.

LE NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE A STUTTGART.

Stuttgart, capitale du royaume de Wurtemberg, est située sur les bords du Nasenbach, au fond d'une charmante vallée, entre des coteaux de vignes et d'arbres fruitiers. La ville compte 115,000 habitants et possède plusieurs édifices, plusieurs places publiques remarqua-



LE NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE A STUTTGART.

bles : tels que le nouveau château royal, entouré d'un beau parc, le vieux château, le Gymnase avec son Observatoire, le Musée, des églises des différents cultes, l'Hôtel de-Ville, le cabinet d'histoire naturelle, le Graben, la plus belle rue de

la capitale, et la place du Château avec la statue de Schiller, né dans les environs. La Bibliothèque royale est une des plus riches de l'Allemagne, et la Bibliothèque particulière du Roi est remarquable aussi par les manuscrits et les

ouvrages précieux qu'elle renferme. L'industrie de cette ville consiste dans la culture de la vigne, la fabrication du lin, de soieries, de rubans, d'instruments de physique, de pianos, etc.

On vient de construire dans la partie moderne

de Stuttgart, qui possède beaucoup de beaux monuments, le nouveau Palais de Justice, dont nous donnons aujourd'hui une vue. Il renferme : la Cour suprême de Justice (Oberlandesgericht), la Cour inférieure (Landgericht) et les deux Cours divisionnelles (Amtsgerichte).

Cet édifice est d'un aspect imposant, d'un beau style, et très-heureusement distribué; il a 330 pieds de long. On a mis cinq ans à le construire.

UNE MÈRE ALGÉRIENNE.

Quelle simplicité dans cet intérieur de ménage algérien ! Il est vrai que l'heureux et chaud climat dont sont favorisés ces peuples africains, les dispense de beaucoup de choses, qui sont de grande nécessité pour nous.

Cette mère de famille est occupée à préparer son dîner, qui cuit sur un petit foyer, où brûlent quelques cendres. Et de quoi se compose ce dîner ? Voyez ces quelques légumes par terre, c'en est là tout le menu. L'appétit de cette nation égale ses mœurs simples et modestes.

Et tout en cuisinant, elle berce, au moyen d'une corde, son jeune fils couché dans un berceau de bambou suspendu au plafond.

LES SINGES-SOKOS.

Le célèbre voyageur, David Livingstone, mort en 1873, parle dans son journal d'une espèce particulière de singes, appelés sokos, que l'on trouve dans l'Afrique Centrale.

Ces singes ont une taille de plus d'un mètre, et marchent, le plus souvent, debout sur leurs pieds, comme l'homme. Ils sont d'une laideur repoussante : une barbe touffue, d'un jaune vif, encadre leur face; leur front est bas; les oreilles sont grosses et éloignées de la tête; et leur bouche, assez semblable à celle des chiens, est garnie à l'intérieur de dents aiguës. Leurs pattes ont presque la forme des doigts des habitants de ces contrées; leur chair est très-recherchée par les Indigènes.

Les sokos sont doués d'une force et d'une finesse très-grandes; ils s'attaquent souvent aux Nègres et volent leurs enfants; ils se nourrissent de fruits sauvages et vivent en troupe de six ou sept.

Notre gravure représente une chasse aux sokos par les Nègres.

Livingstone, qui a été témoin de cette chasse, nous raconte que plusieurs de ces singes, ayant été expulsés de leurs cachettes par l'incendie d'une forêt, s'étaient réfugiés près d'un village de Noirs; ceux-ci durent soutenir un combat en règle contre leurs ennemis et finirent par l'emporter, non sans perdre quelques-uns des leurs.

LE FILS DE L'INCONNU.

(Illustré par Gustave Doré.)

IX. — UNE HEUREUSE DÉCOUVERTE.

Bohémond, en présence de l'hésitation des siens, vit Andrinople près de lui échapper; il lança autour de lui un regard plein de rage et de colère.

— Nous vous suivons, dirent deux voix interrompant le silence général.

Onno Gratama et Hugo se placèrent aux côtés du prince de Tarente.

Mais ces mâles paroles ne trouvèrent aucun écho parmi les autres guerriers, qui semblaient frappés d'effroi.

— Bien ! répondit Bohémond d'un ton farouche, nous allons entreprendre seuls la conquête d'Antioche. Les lâches pourront assister à ce spectacle loin de tout danger.

Bohémond saisit l'échelle flottante et fit l'ascension de la tour, suivi bientôt de Onno Gratama et de Hugo.

Les trois héros allaient à la rencontre d'une mort certaine. Mais, à la vue de ce noble dévouement, les Croisés présents sentirent tout-à-coup leurs cœurs s'émonvoir, ils se reprochèrent leur lâcheté et se décidèrent à suivre leur chef et

ses deux compagnons sur ce chemin dangereux.

Les premiers ont bientôt atteint la galerie supérieure de la tour; il était plus que temps. Les soldats de Phirous avaient remarqué sa trahison et entouraient leur chef dans une attitude menaçante...

Au même moment, les trois héros se précipitaient sur les Musulmans surpris et les dispersaient.

Une lutte vive et terrible s'engagea au sommet de la gigantesque tour, à la lueur des éclairs et au bruit du retentissant tonnerre.

Ecrasés par le nombre, les trois Croisés se virent bientôt acculés contre les créneaux de la galerie; encore une minute et ils étaient précipités dans l'abîme.

Heureusement, à l'instant même une tête se montra au-dessus des créneaux, puis une seconde, puis plusieurs, et aussitôt les Musulmans se virent à leur tour environnés et écrasés.

Phirous fait descendre une seconde échelle; celle-ci est bientôt couverte de Croisés désireux de marcher sur la trace de leurs compagnons.

En quelques instants, sept tours sont au pouvoir des chrétiens; une porte est ouverte aux assiégeants qui pénètrent comme un torrent dans l'enceinte de la ville, se répandant partout sur les remparts, s'emparant des tours, et bientôt les rues de la cité musulmane résonnent du terrible cri de guerre: „Dieu le veut ! Dieu le veut !”

La garnison d'Antioche, tirée de son sommeil, se montre éperdue; sans savoir d'où vient le danger ni quels ennemis les menacent, les Mahometans courent aux armes; mais partout dans l'obscurité, ils rencontrent des ennemis invisibles qui les massacrent sans qu'ils aient pu se reconnaître. C'était une nuit de terreur et de carnage; les cris de douleur et de mort couvraient le bruit du tonnerre qui résonnait comme un formidable glas funèbre, au-dessus des milliers de victimes tombées sous les coups des Croisés.

Lorsque le jour se leva, et que le soleil vint verser ses rayons sur la ville saccagée, il éclaira un spectacle à la fois terrible et grandiose: Antioche appartenait aux Croisés; leurs bannières flottaient au haut de toutes les tours; seule la citadelle était encore surmontée du drapeau du Prophète, mais il n'inspirait plus aucune terreur aux Chrétiens.

Des milliers de cadavres musulmans couvraient les remparts et les rues. Accianus, le commandant de la ville, était parvenu à gagner la campagne, mais sans aucune suite; le même jour, il fut surpris dans un bois par des bûcherons arméniens qui le tuèrent et vinrent présenter sa tête aux Croisés.

C'est ainsi que succomba Antioche, la puissante capitale de la Syrie, malgré ses formidables murailles et ses centaines de tours. Après un siège de huit mois, après avoir eu à supporter les plus grandes misères et les plus grandes souffrances, les Croisés avaient enfin atteint le but de leurs efforts, et leur drapeau s'élevait victorieux sur les ruines d'Antioche.

Trois jours après la prise de cette place, tandis que les vainqueurs se félicitaient encore de leur brillant succès et se réjouissaient au milieu des délices que leur avaient valu l'immense butin enlevé à l'ennemi, de nombreuses bandes de Musulmans parurent dans les environs, bientôt suivies d'une armée innombrable; toutes les campagnes, toutes les collines en furent couvertes comme d'une nuée de sauterelles.

Cette armée était celle de Kerboga, prince de Mossoul, soldat valeureux et redouté, qui accourait au secours du Croissant menacé. Il avait sous ses ordres les peuples de la Médie, de la Babylonie, du Korassan et de l'Asie Mineure, depuis Damas jusqu'aux frontières de l'Arabie. Ses lieutenants étaient des guerriers non moins redoutables, tels que les princes de Damas, d'Alep, le gouverneur de Jérusalem et vingt émirs de Perse, de Palestine et de Syrie, qui tous avaient juré d'anéantir les chrétiens.

Ces troupes immenses dressèrent bientôt leurs tentes innombrables sur les rives de l'Oronte et au sommet des collines qui environnent Antioche.

Les Croisés, devenus d'assiégeants assiégés à leur tour, voyaient avec effroi se former ce

cercle de fer qui bientôt allait les entourer, tandis que la citadelle, toujours au pouvoir des Sarrasins, allait devenir pour eux une source permanente de soucis et d'inquiétude. Ils étaient ainsi menacés de toutes parts, lorsqu'un nouvel ennemi qu'ils avaient déjà appris à connaître vint se joindre à ces deux adversaires : la faim.

Trois jours seulement s'étaient écoulés entre la prise d'Antioche et l'arrivée de Kerboga; les Croisés avaient passé ce temps à rassembler les richesses trouvées dans la ville et à gaspiller les vivres qu'elle renfermait, sans songer à les renouveler. Maintenant il était trop tard, de sorte qu'Antioche était livrée à ses propres ressources, fort restreintes.

Il fallut bientôt abattre les chevaux, les chameaux et les autres bêtes de somme, car non-seulement il n'y avait plus de nourriture pour ces animaux, mais les assiégés eux-mêmes commençaient à en être dépourvus. Cette ressource elle-même commença aussi à manquer; alors vint le tour de tout objet pouvant servir de nourriture: les peaux des bêtes abattues, les cuirs des boucliers et des surcôts, les feuilles des arbres furent bientôt regardés comme un aliment précieux. Dans cette lutte contre la mort, tous étaient égaux, riches et pauvres, nobles et valets, princes et chevaliers. Des comtes, des barons qui en Europe avaient des domaines immenses circulaient en mendiant par les rues d'Antioche et souvent tombaient de faim dans leur course infructueuse. Les malheureux Croisés n'avaient plus le courage de tirer le glaive, de sorte que le redoutable Kerboga pouvait attendre tranquillement le moment où Antioche tomberait en son pouvoir, sans verser une goutte de sang.

Antioche était devenue comme une ville morte: une insupportable odeur de cadavres empestait les airs, un silence mortel régnait dans ses rues; ceux qui avaient encore le courage de quitter leurs demeures avaient un aspect lugubre et farouche; le frère ne saluait plus son frère, le père ne connaissait plus son enfant; on avait à peine le courage de vivre: une indifférence mortelle avait envahi tous les cœurs.

Deux guerriers déployèrent dans ces douloureuses circonstances un courage héroïque qui dépassa même la bravoure qu'ils avaient montrée sur le champ de bataille.

En effet, l'ancien pirate et le fils adoptif du vieux moine Bruno, se distinguèrent dans cette calamité universelle par une énergie et une présence d'esprit qui excitèrent l'admiration générale. Tous deux, immédiatement après que Kerboga eut entouré la ville, s'étaient déjà offerts à se mettre à la tête d'une expédition qui essaierait de forcer les lignes ennemies et tenterait d'introduire des vivres dans la ville; mais cette généreuse proposition fut considérée comme irréalisable et rejetée par les chefs de l'armée.

Plus tard, lorsque tous manquaient de force et de courage pour tenir même leurs armes, les deux Néerlandais, avec un petit nombre de fidèles compagnons, étaient presque les seuls qui gardaient les remparts et tenaient en respect la garnison musulmane de la citadelle. Ils voulaient préserver d'une surprise Antioche et l'armée; ils demeurèrent jusqu'au dernier moment fidèles à ce poste d'honneur, rendu doublement périlleux dans les circonstances présentes. On s'étonnait justement de tant d'énergie, mais il semblait qu'un bon ange les protégeât.

Un jour que les deux hommes faisaient leur ronde sur les remparts — ce qui arrivait plusieurs fois par jour — Hugo communiqua en secret à son vieil ami qu'il avait le bonheur d'obtenir chaque jour deux morceaux de pain, bien dur il est vrai, mais encore mangeable, ce qui était presque un miracle dans une ville qui en était dépourvue. Le jeune homme raconta que ce pain lui était fourni par le père Bruno, qui avait été assez heureux pour découvrir ce précieux aliment; chaque matin il en remettait un morceau à son fils adoptif, lequel offrit à son sauveur la moitié de ce pain qui devait à peine suffire à le soutenir, mais Onno refusa, disant que lui aussi avait su conserver quelque aliment pour les mauvais jours, de sorte que sa chère Ada et

lui ne couraient aucun danger de mourir de faim.

Ce récit était-il véridique ou bien n'était-ce qu'un pieux mensonge pour tranquilliser son jeune ami?

Suivons l'ancien corsaire dans sa demeure, où nous apprendrons en même temps la situation de l'intéressante Ada, son épouse.

— Eh bien, mon ami, dit-elle en serrant la main d'Onno, n'y a-t-il encore aucun espoir de délivrance? Les chefs n'ont-ils pas encore décidé une sortie générale?

Onno Gratama secoua la tête avec découragement.

— Quoique, dit-il, j'aie voulu vous le cacher toujours, la cruelle nécessité m'oblige à vous parler ouvertement; nous n'avons rien à espérer. Quant à une levée de siège, il n'y a pas à y songer; l'empereur de Byzance, qui seul pourrait nous secourir, est un traître et un lâche. Pour la sortie générale, dont vous parlez, il ne m'appartient pas de sonder les dispositions de nos chefs; et puis, nos troupes sont épuisées et une bataille dans ces conditions nous offrirait peu de chance. Cependant....

Onno Gratama n'acheva pas; changeant subitement de sujet, il demanda à sa femme si elle ne se sentait pas faible.

— Grâce à Dieu, non, répondit Ada; et si même je me sentais un peu affaiblie, ce serait mal à moi de m'en plaindre, tandis que des milliers de nos frères succombent d'inanition. Nous pouvons donc nous considérer comme très-heureux; ce que nous avons nous garantit au moins de la faim, quoique je ne puisse comprendre où vous vous procurez les aliments que vous dites posséder.

— Je vous raconterai cela plus tard; pour le moment, je remercie le Ciel de ce qu'il nous envoie. Voici votre souper, continua Onno. C'est bien peu de chose, mais....

— Et votre part, Onno? interrogea Ada.

— La voici; elle est très-honnête.

— Je remarque que depuis quelques jours, vous ne mangez pour ainsi dire pas.

Onno ne répondit rien, mais lorsque, quelques minutes après, il parcourait les rues silencieuses de la ville, il murmura en mettant la main sur sa poitrine :

— Quelles terribles douleurs la faim fait éprouver dans les entrailles! On a bien raison de dire que son dard blesse plus cruellement que la pointe de l'épée.

Il s'arrêta tout-à-coup, comme accablé sous le poids du mal qui le minait; d'un mouvement instinctif il porta la main à sa poche, mais la retira aussitôt.

— Non, non, dit-il, je dois résister à la tentation; mon Ada doit vivre; pour elle donc toutes mes provisions déjà si minimes.

Mais arrivé dans une partie écartée de la ville, il se jeta avec avidité sur un tas d'herbes à moitié corrompues et qui avaient échappé aux investigations des affamés.

Tout-à-coup, il poussa un cri d'étonnement.

Près de lui se trouvait le père Bruno, à la recherche, lui aussi, de quelque aliment.

Ce cri éveilla l'attention du moine, les deux hommes se rapprochèrent et se serrèrent la main en silence; ils s'étaient compris: le moine épargnait son pain pour Hugo et Onno faisait de même pour sa femme!

Tandis qu'Antioche était en proie à toutes les horreurs de la famine, Kerboga avec ses deux cent mille hommes se rapprochait de ses remparts; il connaissait la situation de la ville assiégée; son but était d'attendre qu'il pût s'en emparer sans coup férir, lorsqu'elle serait devenue un vaste sépulcre.

Et cependant cette victoire qu'il croyait si certaine allait lui échapper; une fuite honteuse allait être sa seule ressource, quand, d'après les chroniques du temps, un Croisé eut une vision qui devait relever le moral et le courage des chrétiens en révélant le lieu où se trouvait la lance qui avait servi à transpercer le côté du Christ. Il suffirait de creuser sous le maître-autel de l'Eglise St.-Pierre; la lance apparaîtrait bientôt, et, portée comme une bannière à la tête de l'armée, elle rendrait les Chrétiens invincibles.

La nouvelle se répandit comme l'éclair dans toute la ville.

Le troisième jour depuis la vision, douze prêtres, suivis de douze Croisés qui durant le siège s'étaient fait remarquer par leur courage, se rendirent en grande pompe à l'Eglise du Prince des Apôtres; l'armée entière était rangée aux environs, attendant avec impatience le résultat des recherches. Les douze chevaliers, parmi lesquels se trouvaient Onno Gratama et le jeune Hugo, s'agenouillèrent un instant au pied du maître-autel, puis commencèrent à fouiller le sol.

On travaille avec une ardeur fébrile; plusieurs heures se sont écoulées, quand tout-à-coup un cri de joie sort de toutes les poitrines, et un des chevaliers s'élança de la fosse, tenant en main le fer recherché... Antioche est sauvée. Les portes du temple sont ouvertes; prêtres et chevaliers en sortent et montrent aux Croisés l'emblème qui doit les conduire à la victoire; le cri de guerre si longtemps oublié retentit par toute la ville avec une vigueur nouvelle et résonne lugubrement aux oreilles étonnées des Musulmans; il leur prouve que les chrétiens ne sont pas encore morts de faim. Tout ce qui était en état de porter les armes demanda à marcher le lendemain contre les Infidèles.

Le soir est venu; ceux à qui l'impatience permet de fermer les yeux vont se livrer au repos, attendant le lendemain avec anxiété, car ce lendemain doit marquer l'heure du salut.

C'est le 29 mai (1098); les chefs de l'armée donnent brièvement leurs ordres suprêmes, les portes de la ville sont ouvertes, et les Croisés se précipitent comme une mer en fureur sur les Musulmans, surpris de cette attaque imprévue. Kerboga n'en peut croire ses yeux; cette ville qu'il a cru morte semble ressuscitée, les fantômes fauchés par la faim se sont réveillés en héros. Les cris de „Dieu le veut! Dieu le veut!” retentissent dans toute la plaine. Le choc est terrible, les Musulmans ne peuvent résister. La lance, découverte si à propos, entourée d'une cohorte d'élite, marche en avant. Les Croisés sont invincibles; une dernière attaque, et les soldats du Prophète sont réduits à chercher leur salut dans une fuite sans exemple. Un immense butin tomba aux mains des Croisés: des milliers de chameaux et de chevaux, de riches trésors et par-dessus tout des vivres pour plusieurs mois. Un des grands avantages de cette victoire fut surtout la terreur du nom chrétien, qui se répandit comme une traînée de poudre parmi tous les peuples de l'Islam.

(A continuer.)

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

En général, on ne soigne sa chevelure qu'au point de vue de la coquetterie; et après cela on est surpris de la voir tomber avant le temps!

Le système capillaire est sujet à plusieurs maladies dues à diverses causes; ainsi, le microscope y a constaté un grand nombre de parasites, végétaux et animaux, qui se nourrissent des substances servant au développement et à la conservation de nos cheveux. Quelques-uns s'installent à leur extrémité, d'autres vers le milieu, d'autres sur l'épiderme et à la base des racines.

L'usage des faux cheveux contribue surtout puissamment à implanter ces parasites microscopiques sur la tête des femmes qui les emploient.

Les cosmétiques, les huiles et les pommades, dont on ne doit, du reste, user qu'avec réserve, ne conviennent qu'aux cheveux secs, rudes et cassants. Il faut, au contraire, dégraisser les cheveux huileux avec de la poudre d'amidon ou du son très-fin dont on se saupoudre la tête avant de se peigner.

Lorsqu'on emploie une substance grasse, on doit s'assurer qu'elle est imprégnée de quinine, de soufre, de camphre, d'acide phénique, de goudron ou de toute autre substance du même genre.

Crêper et passer souvent au fer les cheveux, c'est les dessécher et les tordre. Quand on les lie, il faut que le cordon soit modérément serré.

C'est pour les femmes une excellente habitude que celle qui consiste à natter les cheveux pour passer la nuit.

L'humidité de la chevelure est toujours nuisible à la santé. On doit donc, lorsqu'on s'est frictionné ou lavé la tête, l'essuyer et la sécher à fond et rester ensuite la tête découverte jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'humidité dans les cheveux.

Pour en revenir à l'usage des faux cheveux, on conseille de plonger ceux-ci deux fois par semaine, et pendant cinq minutes, dans une solution composée d'un litre d'eau pour un gramme d'acide phénique; de cette manière seront détruits les germes malfaisants qui peuvent s'y trouver.

ÉLOY.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Un bon point pour l'humanité. — Opinion de deux savants sur l'état de la température depuis deux mille ans. — L'Exposition Internationale des Beaux-Arts de Bruges. — Une évasion. — Vendre à crédit et vendre au comptant. — Une servante impayable. — Souverains et littérateurs. — Une jambe de bois valant trois mille francs. — Retour vers Lamartine. — Saluts aux dieux de l'Olympe! — L'épithaphe d'un Loup-Cervier.

Une pensée consolante, c'est que s'il est, dans notre temps, des vertus amoindries ou disparues, on ne dira pas au moins que la charité est de ce nombre. Elle a eu d'admirables élans dans ces jours calamiteux, il n'est si petite bourse qui ne se soit ouverte avec empressement pour venir en aide à ceux que le défaut de travail a livrés aux atroces supplices de la faim et du froid.

La presse, dans ces tristes circonstances, a révélé chez elle une puissance nouvelle, qui ne sera pas perdue pour l'avenir. C'est surtout à son appel, tant en Belgique qu'à l'étranger, qu'est dû ce généreux mouvement qui marquera dans les annales de la fraternité humaine.

**

On entend chaque jour dire, par les personnes âgées, que la température s'est modifiée depuis cinquante ans, qu'elle devient de plus en plus rigoureuse.

Eh bien, c'est une erreur. D'illustres savants, entre autres Arago et Dureau de La Malle, ont établi que le climat de l'Europe est resté constant, ou du moins n'a pas varié sensiblement — depuis deux mille ans!

Et ils en fournissent la preuve à l'aide... d'un arbre, le „citrus medica.” C'est un thermomètre dont la sensibilité ne doit laisser aucun doute, et dont les variations ont été notées depuis dix-huit cents ans, de manière qu'il suffit d'ouvrir les anciens livres de jardinage pour y trouver des indications précieuses sur les hivers des lieux où le „citrus medica” peut être cultivé. On a trouvé dans Columelle, qui écrivait trente-cinq à quarante ans avant l'ère chrétienne, les renseignements nécessaires pour constater que, sur le territoire de Cadix, entre autres, on prenait alors du „citrus medica” les mêmes soins qu'aujourd'hui. On a également reconnu en étudiant un vieux manuscrit arabe de la fin du dixième siècle, que cet arbuste montrait en Espagne, à Cordoue et même à Cadix, une extrême sensibilité, comme à présent, comme au temps de Columelle; tandis que, d'après des voyageurs en qui l'on doit avoir confiance, le „citrus medica” à Motril et à Malaga, fleurit et fructifie toute l'année. Ainsi il est constaté que 1 degré thermométrique, $\frac{1}{2}$ de degré même de différence dans le climat, changent les conditions dans lesquelles vit cet arbre délicat; et en même temps il reste acquis, d'après les monuments historiques, qu'on le cultivait dans les mêmes lieux quarante ans avant Jésus-Christ comme on le cultive aujourd'hui.

Donc, si, d'après les savants précités, la température de la France, de l'Italie et de l'Espagne n'a pas varié, d'une manière générale, depuis deux mille ans, il en est relativement de même chez nous.

**

La ville de Bruges vient de voir se produire dans son sein un événement artistique tout à fait inattendu: il s'agit d'une Expositi-

tion internationale des Beaux-Arts, organisée en deux mois par quelques hommes dévoués, ouverte le 7 décembre et offrant la réunion de plus de douze cents toiles d'artistes belges, français, hollandais, allemands,

anglais, etc.; toiles parmi lesquelles il s'en trouve un bon nombre de vraiment remarquables.

Nous applaudissons doublement à ce brillant résultat, et nous espérons bien voir la reine de nos vieilles cités flamandes reprendre, dans

le domaine de l'art, une place digne de son glorieux passé. Comme l'a dit M. le Gouverneur Heyvaert, „cet essai prouve que Bruges peut revendiquer une part dans l'organisation des Expositions internationales, et son succès



L'ESCALADE D'ANTIOCHE, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ.

montre, et l'attrait qu'exerce cette ville où tout est artistique, et le prestige de son antique renom."

Un colonel français, portant un nom aristo-

cratique, a été naguère le „lion" d'une partie de la fashion bruxelloise, par la renommée qu'il s'est faite comme officier d'état-major dans la guerre franco-allemande, et par la manière dont il racontait ses aventures, entre

autres son évasion de Mayence:

„J'étais, dit-il, prisonnier sur parole à Wiesbaden, et l'honneur m'interdisait de violer mon serment. N'y tenant plus, je me présente un soir chez le colonel S., aujourd'hui général,

lui disant: — „Colonel, je me sens incapable de tenir mon engagement... Je le retire donc; usez de tous vos droits sur moi.” L'excellent M. S. mit quelques instants à comprendre qu'il n'avait pas en sa présence un homme

complètement fou. — „C'est bien, me répond-il. Demain matin je vous ferai connaître l'ordre de la place.” Il n'attendit pas jusqu'au lendemain: une heure après, il me faisait arrêter et conduire à Mayence dans la soirée même.

Je n'y séjournai que peu de temps. Transporté dans un vieux donjon une huitaine de jours avant la fête de Noël, je profitai de cette circonstance pour griser et plonger dans un profond sommeil le gardien du château, ainsi



UNE MÈRE ALGÉRIENNE, D'APRÈS M. C. DEBRUN.

que toute sa famille, et pour m'emparer de la clef de la forteresse, dont je ne tardai pas à faire la clef des champs. „C'est de très bonne guerre!” s'écria le colonel en apprenant le fait.”

* * *

Un journal de Liège appelle l'attention des négociants sur deux dessins que vient de publier un éditeur de cette ville, M. Béguin. Ces dessins sont, en effet, très-heureusement imaginés et très-instructifs. Ils mettent en présence

deux marchands, l'un qui a vendu à crédit, l'autre au comptant. Le premier, misérable et déguenillé, est sur le chemin du dépôt de mendicité; le second est ventru, bien habillé, a une physionomie satisfaite et fume un excel-

lent cigare à côté d'un coffre-fort.

Il y a là une moralité qu'il est inutile de faire ressortir et qui s'adresse à la fois au négociant imprudent et à l'acheteur quelque peu consciencieux.

..

Un trait de servante qui mérite de passer à la postérité: — Lambertine C., âgée de quarante-deux ans, était depuis longtemps au service d'un propriétaire des environs de Namur, veuf sans enfants. Tout-à-coup, il lui arrive un héritage inespéré, — une cinquantaine de mille francs.

La brave fille, la première joie passée, demanda à son maître ce qu'elle allait faire désormais.

— Eh, répondit-il, retourner dans votre village et y acheter une propriété; vous pourrez y faire la dame.

— Monsieur, je suis sûre de m'ennuyer. Tenez, permettez-moi de continuer à rester à votre service...

— Comment, comment! vous voulez rire sans doute; riche comme vous l'êtes!

— Eh bien, vous ne me payerez plus de gages, voilà tout.

Le moyen pour le maître de ne pas être attendri? Aussi n'y aurait-il pas lieu de s'étonner si cet attendrissement, — aidé des cinquante mille francs, — amenait un mariage.

..

Aujourd'hui, quand les souverains se mettent en voyage, plus ou moins incognito, ce sont surtout les monuments, les théâtres, les grands établissements industriels, — et surtout les arsenaux, — qu'ils s'empressent de visiter. Mais aller chez des artistes, chez des écrivains! L'idée leur paraîtrait exorbitante, ridicule même. Au dix-huitième siècle cependant, on vit souvent des têtes couronnées aller rendre leurs hommages à des hommes qui n'avaient d'autre supériorité que celle du talent.

Ainsi lorsque, en 1782, le grand-duc Paul de Russie et sa femme, voyageant sous le nom de comte et comtesse du Nord, visitèrent la France, ils accordèrent surtout leur attention aux lettres et aux gens de lettres. Le comte du Nord assista à une séance de l'Académie française et dit les choses les plus flatteuses à la plupart des membres. Il fit à d'Alembert, à La Harpe et à d'autres l'honneur d'aller les voir chez eux, et tout cela malgré les fêtes de toutes sortes qui lui furent offertes.

Qu'est-ce que ceci prouve? nous demander-t-on. C'est que les choses de l'intelligence sont, dans certaines sphères, moins appréciées de nos jours qu'elles l'étaient alors.

..

Très-bizarre, mais très-réel, le fait suivant:

Il y a quelques semaines, mourait à l'hôpital, dans une ville de province, un ancien chauffeur du chemin de fer qui portait une jambe de bois. Sa sœur, héritière unique, se hâta de vendre à une fripière tout son bagage, parmi lequel se trouvaient trois jambes de rechange. Le marché conclu et les objets emportés, elle ouvrit un vieux portefeuille et y trouva ces mots: „Dans ma jambe n^o. 1 se trouve une somme de trois mille francs en billets de banque et autres papiers." On court à l'instant chez l'acheteuse, on cherche, on ne trouve rien. Informé du fait, un interne de l'hôpital révèle que le défunt n'avait pas voulu, jusqu'au moment de sa mort, se débarrasser de la jambe qu'il portait, et qu'on la lui avait laissée en le mettant dans le cercueil. Un permis d'exhumation fut demandé et accordé: la somme indiquée était bien dans le membre postiche!

..

L'Académie française vient de donner un sujet de concours poétique qui sera universellement applaudi. Il s'agit de l'éloge de Lamartine.

Comme le dit une revue, c'est non-seulement accomplir un acte de justice envers la mémoire d'un des plus grands génies qui aient honoré l'humanité, mais c'est aussi relever le défi jeté

à l'idéal. Il est, en effet, opportun, à l'heure d'abaissement littéraire et de „naturalisme" à outrance où nous sommes, d'arrêter l'attention de la jeune génération sur l'homme qui fut à la fois un grand poète, un grand orateur et un grand citoyen.

Profitions de l'occasion pour faire connaître un délicieux quatrain de Lamartine, adressé à une jeune fille qui conserve, comme une relique, l'album sur lequel il a été inscrit:

Je n'ai fait qu'entrevoir un moment ton visage;
Mon œil, depuis ce temps, reste ébloui de toi.
Je plains le flot limpide où se peint ton image;
Il la perd en fuyant, je l'emporte avec moi.

..

Un voyageur qui a récemment visité la Grèce, raconte une fort jolie anecdote. Il était accompagné d'un Anglais qui se découvrait chaque fois qu'il rencontrait une statue ou un buste de Jupiter et autres Olympiens. Interrogé, il répondit: „Que voulez-vous? ils ont régné longtemps en qualité de dieux. Je les vois malheureux aujourd'hui, mais qui sait? Les choses qui se passent sont si bizarres qu'il pourrait se faire qu'un jour ou l'autre l'homme leur rendit leur puissance. Alors peut-être se rappelleront-ils que j'ai été poli avec eux dans leurs temps de disgrâce."

..

Pendant qu'on prononçait, il y a peu de jours, un éloge fastueux sur la tombe d'un homme enrichi par des spéculations véreuses, un de ceux qu'il avait ruinés aiguillait ce trait sanglant, qui peut s'appliquer à d'autres qu'au défunt en question:

Ce fameux Loup-Cervier, cet exploitateur infâme,
Par qui plus d'un Gogo fut dépouillé, tondu,
A, nous dit-on, rendu tranquillement son âme:
Et ses victimes donc! Que leur a-t-il rendu?

..

Entre deux négociants: — „Que de compliments, que de protestations il y aura à l'ouverture du nouvel an! — Oui, mais il est probable que Messieurs les huissiers protesteront plus que personne.

JEAN-LE-BUTINEUR.

UN SOUPÇON.

I.

Écoutons ce qu'il écrivait, le jeune et déjà célèbre romancier:

„Blonde, pâle, malheureuse, jetée en pâture à l'avidité destin, Alida apparaissait à Arthur comme un songe vaporeux, comme un rêve de volupté, comme un ange de candeur dont les blanches ailes devaient agiter sur son front un air moins épais, des visions moins fantastiques; car, voyez-vous, Alida avait épousé un savant, homme froid et insensible, lisant, écrivant, récitant des chiffres, ne comprenant pas que l'on soit aimante pour être aimée, belle pour être admirée, tendre pour être adorée de cette adoration que l'on voue aux madones..."

Charles Gunther s'arrêta à cet endroit de son roman, pour écouter Franck, son fidèle serviteur, qui attendait depuis un quart d'heure, appuyé sur le dos de l'antique fauteuil de son maître.

— Que veux-tu, demanda-t-il, et pourquoi viens-tu te jeter au travers de mes inspirations?

— Maître, voici un billet que j'ai trouvé dans le corridor.

— C'est bien, laisse-moi.

Il médita pendant quelques minutes en se grattant le front, puis murmura:

— Bah, je retracerai plus tard les sentiments de jalousie furieuse qui amènent la catastrophe.

Et il fit une ligne de points sur son manuscrit.

„Or, quand la nuit fut bien sombre, Wernn prit un flambeau et se rendit près de la couche d'Alida. En ce moment, un nom errait sur les lèvres de la jeune femme.

— Arthur! — soupira-t-elle.

„Alors, ouvrant les yeux, elle aperçut son mari.

— Trahison! s'écria celui-ci; femme! fais ta prière.

„Et saisissant une ondée de beaux cheveux qui pendaient jusqu'à terre, il étrangla son esclave."

— Ouf!... dit Gunther en s'arrêtant, quel dénouement je prépare à mon sujet! C'est qu'en vérité, il existe des maris aussi stupidement jaloux que Wernn. Quelle honte pour le genre humain!...

Puis, ouvrant le billet apporté par Franck, il s'écria:

— Tiens, c'est de ma femme!

Voici ce qu'il lut:

„Mon mari doit sortir dans deux heures et ne rentrera que le soir; profitons de son absence pour réaliser un projet dont il ne se doute pas."

„Eugénie."

— Enfer! s'écria-t-il, les poings serrés, l'œil étincelant de fureur; le hasard me sert à merveille!... „Profitons de son absence pour réaliser un projet dont il ne se doute pas." Mais si, morbleu! je m'en doute à présent. Oh!... c'est affreux!... Une femme que j'aimais!... Malédiction! malédiction!

II.

Gunther se leva et courut à l'appartement d'Eugénie:

— Il faut que je vous parle, Madame, car depuis longtemps je me doutais... et à présent je sais tout... Quoi! vous paraissez étonnée!... Osez tourner vers moi ces yeux perfides qui m'avaient affolé, soutenez le feu de mon regard.

— Mais, mon ami...

— Ton ami!... L'épigramme est amère, Eugénie!...

— Charles, ne me regarde pas de la sorte, tu me fais peur.

— Ah! je te fais peur!... Et si je t'étranglais avec tes cheveux, comme Wernn a étranglé Alida, te ferais-je peur?

Et il se précipita sur la jeune femme, qui tomba inerte à ses pieds.

Au même instant, un vieillard s'arrêta sur le seuil de la porte pour contempler le spectacle.

— Mon père! s'écria Gunther.

Et il se jeta dans les bras du vieillard.

— Oh! ajouta-t-il, soutenez-moi, je n'en puis plus d'émotion. Voyez comme cette femme me trompait!

Le vieillard parcourut le billet et regarda la suscription.

— Mon fils, tu n'as pas tout lu.

— C'est vrai. Le nom de l'infâme...

— C'est moi.

— Vous, mon père?

— Elle me pria de venir en ton absence pour faire avec elle... les apprêts de ta fête.

— Ce serait!... Oh! pardon, Eugénie! Mon père, aidez-moi; elle n'est pas morte... Je ne l'ai pas frappée... la peur seulement... J'étais fou... Eugénie!... mon Eugénie adorée. Elle ouvre les yeux... Ah, tu me pardonnes, n'est-ce pas?

Elle pardonna, mais... Oh, messieurs les maris, comme vous jouez souvent votre avenir d'une manière insensée!

ÉMILIE.

UN ART DÉGÉNÉRÉ.

Les savants l'ont dit bien souvent, en examinant les gigantesques constructions des peuples de l'Afrique et de l'Asie, leurs travaux

surhumains, leurs édifices encore debout : il y a des arts perdus. Mais s'ils avaient tourné leurs regards sur le luxe, sur la magnificence de la table chez ces peuples, et s'ils avaient comparé ces splendeurs avec nos pauvretés, à combien plus juste raison ils se seraient écriés : „L'art de manger est, au fond, un art dégénéré !”

Que sont, en effet, nos gourmands auprès des gourmands romains ! Faut-il rappeler le turbot de Domitien, le boucher de Vitellius, les déjeuners de Maximin, les langues de perroquet d'Héliogabale ? Quelle gloire pour cet empereur qui offrait la moitié de son empire pour un assaisonnement nouveau ! Quelle résolution dans cet Apicius qui se délectait d'une vie dans laquelle sa gastronomie n'avait plus que quelques millions à dépenser ! Puis, voyez la multitude des mets chez les anciens, et aussi le nombre de leurs repas, le jentaculum, le prandium, le merenda, le cœnum, la comesatio ! Quelle faculté digestive devaient avoir les Romains !

Les hommes sont bien dégénérés : la preuve en est donnée là bien plus clairement que par tous les exploits des demi-dieux. Hélas ! que d'excellentes habitudes tombées ! Que de plats perdus ! Sans compter les viandes ordinaires, où sont les porcs rôtis, les ventres de truies, les chèvres, les écureuils, les marmottes, les paons, les grives de Lucullus, les cygnes, les cochons d'Inde, les oursins, les murènes ?

Ombre de Trimalcion, pleurez ; pleurez, ombre d'Apicius !

Et cependant, qu'était-ce que la glotonnerie romaine comparée à la gourmandise grandiose de l'Égypte ? Lisez Plutarque : c'est quinze porcs rôtis pour un souper d'Antoine et de Cléopâtre. Lisez Lucien : c'est un repas donné par la reine d'Égypte à César, dans lequel la terre, la mer et le ciel donnent leurs plus coûteux produits. Ailleurs c'est encore Cléopâtre qui gagne un parti contre Antoine ; elle s'était engagée à consommer deux millions de sesterces dans un seul repas ; elle y réussit en mangeant des perles qui dépassaient de beaucoup cette valeur.

En vérité, je vous le répète, malgré tous les raffinements y apportés par le sensualité du siècle, l'art de manger est un art dégénéré.

PANTAGRUEL.

TREIZE A TABLE.

(à M. R. S.)

Pauvre ami ! que le nombre treize
Poursuit et met si mal à l'aise
Que l'on te vit abandonner,
Pour lui, le plus friand dîner,

Sans avoir goûté du potage !...
Ce nombre, ennemi de ton sort,
Qui glace en toi vie et courage,
T'offre l'image de la mort !...

Erreur, sacrilège et démençe
De croire que la Providence,
S'abaissant au-dessous de tous,

Irait jouer nos destinées,
A ses hauts décrets enchaînés,
Sur un nombre choisi par nous !

J. NOLLÉE DE NODUWEZ.

BANNIE DU TOIT PATERNEL !

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

III.

Après un silence de quelques minutes, pendant lesquelles il embrassa toute l'étendue de la nouvelle et magnifique situation qui allait lui

être faite, le capitaine Tollish dit à l'homme d'affaires de feu son cousin, en s'efforçant de donner à sa physionomie un air de circonstance :

— Tout ceci, M. Sutton, me semble un rêve... Montrez-moi le télégramme que vous avez reçu, pour que je puisse croire à la réalité de la triste nouvelle que vous venez de m'apprendre.

Le vieillard lui tendit le papier en silence. Il était daté d'Ajaccio et contenait ces lignes : „Yacht „Sylphide” perdu sur la côte de Sardaigne pendant la nuit du 3. Tous morts, excepté moi. Lord Darkwood noyé aussi. Suis en route pour l'Angleterre.” Signé : „Richard Foster”

— Malheureusement, il n'y a plus de doute possible, murmura Tollish d'un ton hypocrite.

— Non, comme vous le dites, il n'y a plus d'espoir qu'il ait échappé au naufrage, répondit M. Sutton ; car s'il avait survécu, il m'aurait immédiatement donné de ses nouvelles. Du reste, ce Foster sera bientôt ici, et nous aurons de lui tous les détails que nous pouvons désirer.

— Mon pauvre cousin est donc bien mort ! reprit le capitaine en soupirant profondément.

Et : après un nouveau silence :

— Il faudra que je commande à l'instant mes habits de deuil, Sutton... Et comme je sais que vous avez toujours été très-dévoué aux intérêts de Lord Darkwood, je vous prierai de continuer vos bons soins à son successeur. Je compte sur vous, comme sur un ami et un conseiller fidèle.

En disant ces paroles, le nouveau marquis se leva et tendit la main à son interlocuteur, qui la prit en s'inclinant et se hâta de quitter la maison.

— De tristes temps sont venus pour le domaine de Dunholm, se disait le brave M. Sutton ; à mon noble ami, au bienfaiteur de la contrée, va succéder un homme à l'âme basse et vile ; un homme incapable d'aucune bonne action... Ah ! quel malheur que Milord n'ait pas d'enfant !

Aussitôt que l'homme d'affaires se fut éloigné, Piéto ferma la porte de la chambre, et maître et valet purent enfin laisser éclater toute leur joie, car le domestique comptait bien participer à la bonne fortune du maître. Il en savait trop sur le compte du nouveau lord, pour que celui-ci eût jamais osé songer à ne pas satisfaire à toutes les exigences du Maltais.

Le jour suivant, la mort de lord Darkwood se trouvait annoncée dans tous les journaux, et bientôt le nouveau marquis fut accablé de visites et de félicitations par une foule d'anciens amis qui, pendant des années, avaient cru bon de ne pas s'occuper de lui.

Il les reçut vêtu d'un deuil irréprochable et avec une contenance empreinte de la plus vive douleur.

Une semaine se passa ainsi, et au bout de ce temps, le commandant de „le Sylphide,” M. Foster, arriva à Londres.

Il confirma le déplorable événement qu'il avait annoncé par télégramme, et ajouta qu'après avoir été recueilli par un navire corse, il avait, pendant plusieurs jours, traversé la Méditerranée à l'endroit où le yacht avait fait naufrage, mais qu'aucune découverte n'avait eu lieu.

IV.

Après le départ du marin, le capitaine dit à son serviteur, en respirant longuement :

— Ouf ! Piéto, quelle délivrance !... Il est donc décidément bien mort. Nous allons faire nos préparatifs et nous rendre au château de Durholm. J'ai hâte d'entrer dans mon rôle de grand seigneur, car il y a assez longtemps que j'ai vécu dans la pauvreté. Je suis impatient de voir mes fermes, mes chevaux, mes terres, mes châteaux. Quelle chance, hein, Piéto ?

— Oui, oui, dit l'audacieux valet, vous avez plus de bonheur que vous n'en... Et mes gages, interrompit-il, vous allez les doubler, les tripler, les quadrupler, n'est-ce pas ?

— Cela va sans dire... Vous m'avez servi fidèlement, et je ne serai pas ingrat. Puis, je sais qu'à l'occasion...

— A la vie, à la mort !... Vous pouvez compter sur moi comme sur vous-même...

Mais, à propos, nous parlions l'autre jour de cette jeune fille, de l'enfant de Miss Markham : tenez-vous à la connaître ?

— Non, j'ai changé d'idée, répondit le nouveau marquis avec indifférence. Elle est peut-être morte, du reste, et pour le moment j'ai autre chose en tête que de faire des recherches concernant une fille qui, si elle vit, aura sans aucun doute été élevée comme une servante et doit être servante elle-même. Demain, je commence une nouvelle existence, je vais vivre dans la splendeur ; je donnerai des fêtes et j'arriverai bien à faire un opulent mariage. Quel bonheur que ma femme ne soit plus de ce monde, Piéto ! Quand je me marierai pour la seconde fois, je ferai bien en sorte de m'allier à une des plus nobles familles du pays. Ah ! quelle vie s'ouvre devant moi !

— Ferez-vous revenir de Malte la signorina ? interrogea le valet.

Le marquis eut un mouvement d'impatience.

— Certainement non, répondit-il vivement ; sa présence à Dunholm serait un grand embarras pour moi, et contrarierait tous mes projets.

Le lendemain matin, Lord Darkwood, accompagné de M. Sutton et de Piéto, se mit en route pour sa nouvelle résidence.

Chemin faisant et pendant que l'homme d'affaires répondait aux questions que le maître de Dunholm lui adressait, le valet, de son côté, s'occupait à faire des plans pour arriver à découvrir si la fille de Miss Markham vivait et où elle demeurerait.

— Si elle vit, se dit-il, je puis tirer une fortune de cette fille-là. Il est évident qu'elle doit être élevée pour la domesticité, par conséquent elle se trouvera bien honorée de devenir ma femme.... A moins qu'elle ne soit déjà mariée.... En tout cas, je connais le secret de sa naissance, et d'une manière ou d'autre, ce secret me servira à battre monnaie.

V.

Revenons-en à Gwendoline.

Elle se trouvait à la fenêtre de la salle à manger, au moment où John Quillet était allé à la rencontre de Renald Chilton. Elle les avait vus tous deux entrer dans la maison et s'attendait à voir le jeune homme paraître.

Cependant une demi-heure s'était écoulée, et aucun pas ne se faisait entendre.

— Que peut donc lui raconter M. Quillet, pendant si longtemps ? se demanda la jeune fille. Lui défendrait-il de revenir à Lonemoor ?

Voici ce que l'honnête domestique avait dit au jeune lord, qu'il avait conduit dans un cabinet :

— Monsieur Chilton, vous venez souvent à Lonemoor, et je crois que vos visites ont un but qui concerne Miss Winter. Je ne suis que le serviteur de M. Markham, mais j'ai mes idées sur certaines choses, et je ne puis plus vous laisser continuer à venir ici, sans vous parler de Miss Gwendoline, à propos de bruits qui sont peut-être déjà parvenus jusqu'à vous...

Le regard de Renald étincela, et il dit avec véhémence :

— Personne n'oserait me parler de Miss Winter d'une manière blessante pour elle ; je ne le souffrirais pas !

Le brave Quillet soupira, puis, après un moment de silence, il reprit la parole et raconta à lord Chilton l'histoire de la naissance de Gwendoline, ainsi que la mort de sa malheureuse mère. Il lui apprit aussi qu'elle avait été élevée par leurs soins, et que bientôt sans doute elle serait obligée de quitter Lonemoor pour se créer une position dans la vie.

— Maintenant, Milord, que j'ai fait mon devoir en vous révélant la naissance mystérieuse de Miss Winter, ma conscience est tranquille ; c'est à vous de décider si vous devez continuer vos visites à Lonemoor, ou bien y mettre un terme.

— Monsieur Quillet, vous êtes un honnête homme, répondit Renald d'un ton ferme, mais sachez que la confiance que vous m'avez faite ne change en rien mes sentiments pour Miss Winter ; je vais la rejoindre de ce pas.

Et il se rendit à la salle à manger où Gwendoline l'attendait dans la plus grande anxiété.

Il s'avança vers la jeune fille, le sourire sur les lèvres, et lui tendit les deux mains.

— Miss Winter, dit-il en la regardant avec tendresse, il n'y a pas longtemps que nous nous connaissons, mais du premier moment où je vous ai rencontrée, je vous ai aimée.... Ce sentiment n'a fait que croître depuis lors, et je viens vous demander de me rendre le plus heureux des hommes en devenant ma femme....

Gwendoline, émue et tremblante en entendant ces douces paroles, resta silencieuse, mais ses beaux yeux qui se levèrent sur Renald, et la vive rougeur qui couvrit son front,

répondirent pour elle.

— Gwendoline, mon amie, murmura le jeune homme, je comprends: vous partagez ma tendresse, je suis payé de retour....

— De grâce, taisez-vous, Renald... Monsieur Chilton... j'avais oublié un instant... Je ne puis pas devenir votre compagne.

— Et pourquoi pas, Gwendoline?

— Parce que je ne suis pas ce que vous croyez. Je n'appartiens pas à la famille du squire Markham; je n'appartiens à aucune famille; je n'ai pas même de nom, dit-elle en baissant la tête.

— Ecoutez moi bien, Gwendoline, reprit lord Chilton, M. Quillet m'a raconté l'histoire de votre vie, et je n'y vois aucun obstacle à ce que nous devenions époux.

— Et votre famille et vos amis, que diront-ils?

— Je n'ai plus de mère, et mon père, le vicomte Chilton, dont je suis le seul enfant, m'aime trop pour s'opposer à mon bonheur.

— Oh, il ne consentira jamais à notre mariage, interrompit Gwendoline tristement, et il aura raison; il vous faut une femme noble, une femme de votre rang....

— Il me faut une femme qui me rende



LES SINGES-SOKOS.

heureux; mon père le comprendra, et je vais lui écrire ce soir même.

Gwendoline secoua la tête.

— Réfléchissez auparavant, Renald, la nuit porte conseil. Il y a à peine une heure que vous avez appris que j'étais une pauvre créature délaissée par une mère inconnue, élevée par la charité d'anciens et fidèles serviteurs du squire; votre noble cœur s'est ému de pitié pour moi, et votre nature chevaleresque vous pousse à me prendre sous votre protection, à me donner un nom et un rang auxquels je ne serai jamais digne d'aspirer. Vous avez agi sous l'impulsion du moment, mais demain, quand vous aurez réfléchi froidement, vous comprendrez qu'il n'y a pas de mariage possible entre nous.

— Ne parlez pas ainsi, Gwendoline, vous ne savez pas combien mon amour pour vous est immense. Aucun obstacle ne me fera reculer, aucune considération ne m'arrêtera, et devant Dieu...

— Pas d'engagement téméraire! s'écria l'orpheline; vous ne pouvez rien promettre avant d'avoir reçu la réponse de votre père, et jusqu'à ce moment vous jouissez de votre pleine liberté.

Quelques instants après cette conversation, Lord Chilton se retira en disant:

— A demain matin.

Notre héroïne se leva tôt le jour suivant; elle passa une demi-heure de plus que d'habitude à sa toilette.

Cependant dix heures venaient de sonner et Renald ne paraissait pas. Une autre heure s'écoula, et la jeune fille, en proie à une vraie anxiété, se dit que probablement il regrettait une démarche faite à la légère.

— S'il n'est pas ici à midi, pensa-t-elle, c'est que tout est rompu entre nous.

L'horloge fit entendre ses douze coups, l'après-

midi s'écoula lentement, et aucun message ne vint rassurer Gwendoline sur l'absence de celui qu'elle aimait.

Quand la nuit vint, elle se retira dans sa chambre, l'âme navrée de douleur, en disant:

— Je ne le verrai plus jamais!

(A continuer.)

RÉBUS N^o 3.



Ce rébus donne le nom de trois célèbres poètes français. — Nommez-les.

AVIS A NOS ABONNÉS

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 31 janvier 1880 à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS:

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon," charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne," formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.